

Zeitschrift: Monuments vaudois
Herausgeber: Association Edimento - pour le patrimoine
Band: 13 (2023)

Artikel: Leysin, communauté paysanne : vivre en bâtir avant l'essor médical et touristique
Autor: Raymond, Denyse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1053370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHALETS ALPINS, CHALETS URBAINS

Leysin, communauté paysanne

Vivre et bâtir avant l'essor médical et touristique

Denyse Raymond

À Leysin, le village historique passe presque inaperçu. Il faut prendre le temps de l'explorer à pied pour découvrir ses maisons paysannes en madriers. Il occupe un replat abrité vers 1250 mètres d'altitude; cette situation est comparable à celle d'autres villages dominant la plaine du Rhône, comme Corbeyrier, Panex, Huémoz (prononcer Huème) et Gryon¹, qui se sont développés sur des sites propices à la culture des céréales. Ils apparaissent dans des documents du XIII^e siècle, mais existaient certainement avant.

Historiquement, comme Yvorne et Corbeyrier, Leysin faisait partie de l'ancienne « commune paroissienne » d'Aigle, qui se superposait aux communautés locales pour des prérogatives de justice et la gestion de certaines propriétés². Leysin disposait d'un métral qui jugeait les litiges de peu d'importance. Les habitants devaient descendre à l'église d'Aigle, même s'ils disposaient d'une chapelle depuis 1445, où un ministre montait plus ou moins régulièrement. Ce n'est qu'en 1702 que Leysin est devenu une paroisse indépendante dotée d'un pasteur.

Ce lien avec Aigle s'inscrit dans la logique des anciens chemins, directs mais pentus, encore pratiqués par le tourisme pédestre. Le principal descendait par le hameau de Veyges pour arriver à La Fontaine près d'Aigle. L'autre voie empruntait le vallon de Ponty pour atteindre Aigle par Fontaney. Ces tracés escarpés tombent en désuétude vers la fin du XIX^e siècle. La route carrossable des Grands-Rochers atteint Le Sépey en 1840 et se prolonge vers Leysin en 1874, ouvrant le village au monde. La première voiture postale, attelée d'un seul cheval, monte du Sépey à Leysin en 1883³. Ensuite, tout s'accélère: le « Grand-Hôtel », premier sanatorium, se construit en 1892, le train arrive en 1900.

UN TERROIR ÉTAGÉ DE LA VIGNE AUX ALPAGES

Pour une communauté paysanne hors des voies de communication, il faut produire soi-même le plus possible. En tirant parti des 1500 mètres de dénivellation entre la plaine et les grands alpages, les Leysenouds ont assuré leur approvisionnement en vin, en céréales et en produits laitiers.

« Les montagnards descendent à leurs vignes »: le binôme Leysin-Aigle représente l'extrémité ouest d'un système qui remonte la vallée du Rhône jusque dans le Haut-Valais. Les vignes dominant le hameau de La Fontaine, vers 413 mètres sur la rive droite de la Grande-Eau, appartiennent à des gens de Leysin depuis fort longtemps, ce qu'attestent les plans cadastraux de 1661. Les petites constructions en maçonnerie servent de pied-à-terre, avec un modeste logement au-dessus de la cave⁴. Des familles de Leysin possèdent encore des vignes, même si elles ont vendu les bâtiments.

L'habitat permanent groupe ses belles maisons en madriers vers 1100-1250 mètres d'altitude, près des terres cultivables. Le village de Leysin se complète de deux hameaux, chacun à environ 2 km: Crettaz (prononcer Crette, le -az final est atone) à l'est, Veyges à l'ouest, où les anciens champs en terrasses sont encore particulièrement lisibles.

Le village lui-même s'étire d'est en ouest sur son replat, entre le chemin venant d'Ormont-Dessous et celui descendant à Aigle, avec un embranchement au nord-ouest sur le chemin de Corbeyrier par Les Larrets. Au nord-est, un autre groupe de bâtiments anciens marque le départ du sentier montant au Commun du Feydey (**fig. 1-2**).



1 Leysin avant 1900, vu du sud-ouest. Clocher d'origine à l'église et maisons couvertes d'anseilles chargées de pierres. À l'est du village, les toits en tavillons clairs caractérisent les reconstructions après les incendies du milieu du XIX^e siècle (BCUL, Collection iconographique vaudoise, BOX-00385).

Entre 1300 et 1600 mètres d'altitude, s'étendent des prés à faucher et des pâturages pour le printemps et l'automne. À chaque maison paysanne du village correspondent une ou plusieurs petites propriétés, plus ou moins éloignées, munies ou non d'une construction simple en madriers. Les «communs» sont des pâturages appartenant à la Commune, auxquels les familles bourgeoises ont accès. Les paysans construisaient leurs chalets (dans le sens de bâtiment habité temporairement) en bordure du commun, le long du sentier, sur leurs prés privés. Ce système est encore partiellement lisible aux Larrets, à l'ouest du village. À l'est, aux Esserts, il se trouve en partie submergé par les constructions modernes.

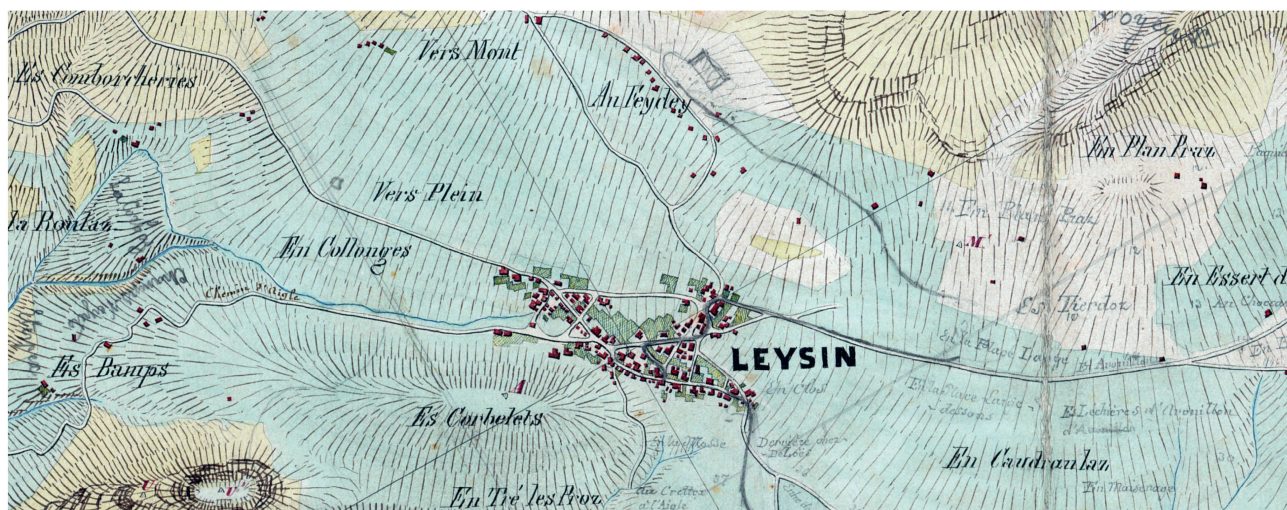
Le Commun du Feydey, vers 1400 mètres d'altitude, disparaît à la fin du XIX^e siècle. Dès 1888, les promoteurs de ce qui devient la «Société climatérique» achètent les terrains et multiplient les imposants bâtiments des sanatoriums (fig. 2)⁵. Une «ville à la montagne» écrase le paysage et ignore le village, où les paysans essaient de continuer leur vie. La perte du Commun du Feydey diminue les pâturages disponibles avant et après l'été dans les hauts alpages de Mayen et Aï. Il faut créer des «à-premiers», ou «basses montagnes», en construisant vers 1900 le chalet en maçonnerie du Têmeley à 1705 mètres d'altitude et en Pra Réaz à 1480 mètres, un chalet aussi en maçonnerie daté de 1931⁶.

Indépendamment des principaux communs, de nombreux petits pâturages privés s'étendent jusqu'aux confins de la commune, à l'ouest du côté de Prafindaz (prononcer Prafande), à l'est vers Le Fer. Ils portent de modestes bâtiments dispersés en madriers, que les documents cadastraux appellent «chalets». Ils contiennent les locaux

indispensables pour s'occuper du petit troupeau familial pendant quelques semaines au printemps et en automne. À l'aval s'ouvre la cuisine équipée pour faire du fromage, accompagnée d'une chambre et parfois d'une étroite chambre à lait. L'arrière est occupé par l'écurie surmontée d'une grange. Les madriers ne portent pas de décor, mais seulement des initiales gravées avec la date sur le pignon ou sur une planchette prise dans l'encadrement de la porte (fig. 3). La typologie, adaptée à la fonction, traverse le temps. Les dates renvoient aux XVIII^e et XIX^e siècles. Une bonne cinquantaine de ces chalets bénéficient d'un entretien respectant leur aspect, et servent parfois de pied-à-terre pour le week-end aux descendants des familles paysannes. Les pâturages sont broutés par des génisses ou des vaches allaitantes, qui n'utilisent pas les écuries.

Les «grandes montagnes» communales rassemblent le bétail en juillet et en août⁷. Les écuries privées forment les hameaux d'Aï à 1892 mètres et de Mayen à 1842 mètres d'altitude. Selon les cadastres, une écurie ou une fraction d'écurie correspond à une maison paysanne du village formant, avec les chalets des étapes intermédiaires, des propriétés cohérentes jouissant de toutes les altitudes.

Le fromage se fait dans les chalets appartenant à la commune. Comme la plupart des grands alpages au XIII^e siècle, Aï et Mayen sont «abergés», c'est-à-dire remis à la communauté locale contre redevances en argent ou en fromages. Ceci est confirmé par le comte Amédée V de Savoie, selon divers actes en 1301 et 1304⁸. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, Aï comptait une quarantaine d'écuries et trois chalets⁹. Il reste un chalet en pierres appuyé à un rocher. Les quatorze écuries, pour la plupart faites de murs



2 Carte du territoire de Leysin, selon les plans cadastraux de 1838. Le village s'organise le long des vieux chemins. Sur le Commun du Feydey encore bordé de petits chalets, le projet du Grand-Hôtel est ajouté au crayon (ACV, Gc 1007/1).

sur trois côtés, présentent une façade en madriers à l'aval, où on lit des initiales et des dates gravées allant de 1788 à 1858. Les ruines des bâtiments disparus se devinent encore parmi l'herbe et les rochers (fig. 4). Mayen a perdu une partie de ses «sottes» – dans le sens de chotte, signifiant un abri, pour désigner les petites écuries privées – lors de la construction d'une grande écurie en 1903. Pour accueillir les randonneurs, les chalets deviennent des buvettes dès 1980. Depuis quelques années, le lait d'Aï est descendu au Têmeley, où se fait le fromage.

LA GRANDE ARCHITECTURE DE BOIS DU VILLAGE

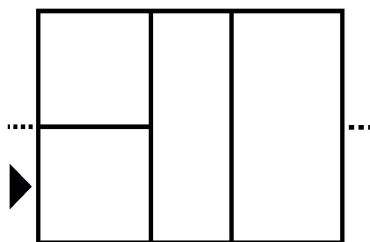
Les villages et les hameaux d'habitat permanent se composent de belles maisons en madriers. Elles ne doivent pas être qualifiées de chalets. Les paysans réservent le mot, indépendamment des matériaux de construction, aux bâtiments occupés de façon saisonnière en fonction des pâturages et de la fabrication du fromage. Les premiers touristes, dès le XVIII^e siècle, ont exprimé leur admiration devant la riche architecture de bois des Préalpes, la qualifiant de *Swiss Chalets*. Le mot, détourné de son sens original, se trouve utilisé ainsi même par les gens d'ici pour toute construction en bois, devenue symbole identitaire de la Suisse dans le courant du XIX^e siècle, puis il se généralise avec le développement des résidences secondaires au milieu du XX^e siècle.



3 Un chalet de Vers Bas, daté 1880 sur une planchette au-dessus de la porte latérale qui conduit à la cuisine. L'écurie s'étend sous l'autre pan du toit. État 2013, la cheminée est moderne (photo Denyse Raymond).



4 La Montagne d'Aï vue de l'est. Les écuries allient pierres et bois. Le chalet appuyé à son rocher se reconnaît à sa cheminée. En été 2010, les taviillonneurs entretiennent les toitures (photo Denyse Raymond).



5 Plan schématique des maisons paysannes de Leysin, avec l'aire à battre les gerbes entre le logement et l'écurie.

6 Veyges, maison de 1688. La cuisine et les chambres s'ouvrent dans la façade principale, les portes de l'aire et de l'écurie dans la façade latérale (photo Denyse Raymond, 2023).



Le village de Leysin conserve une soixantaine de maisons en madriers, datées ou datables du début du XVII^e siècle à la fin du XIX^e siècle. Il faut en ajouter une vingtaine avec Veyges et une douzaine pour le hameau de Crettaz. La plupart ont traversé le temps en restant lisibles typologiquement, avec un entretien respectueux. D'autres doivent être déchiffrées à travers des transformations lourdes.

Sur un soubassement en maçonnerie contenant les caves à l'aval, les madriers d'épicéa croisés dans les angles forment les parois. Au premier niveau, l'habitation se compose de la cuisine, accompagnée d'une ou deux chambres s'ouvrant dans la belle façade pignon tournée vers le sud. À l'étage, les petites chambres-dessus sont soulignées d'une galerie munie de simples barres horizontales pour mettre à sécher des produits agricoles, comme des gerbes de céréales ou de plantes textiles¹⁰. Il ne s'agit pas de balcons au sens urbain du terme, même si elles sont maintenant munies de balustrades décoratives en planches ajourées. La partie supérieure de la façade présente la date, avec les consoles découpées soutenant l'avant-toit.

Les façades latérales ne portent pas de décor. C'est là que s'ouvrent les entrées des écuries et de l'aire, qui sert à la fois d'accès à la grange et de surface pour battre les céréales. Elles peuvent être protégées par des galeries fermées de planches. À l'amont, le pignon arrière offre parfois une porte d'accès à la grange. Les toitures à deux pans à faible pente étendent leur faite perpendiculairement aux courbes de niveau. À l'origine, elles étaient couvertes d'anseilles (planchettes plus grosses que les tavillons) posées sans clous, mais maintenues par des lattes chargées de pierres. Au-dessus de la cuisine s'élevait la hotte de la cheminée en bois, dont les couvercles mobiles émergeaient du toit.

Typologiquement, les maisons de Leysin se distinguent de celles des autres villages groupés des Préalpes, où elles contiennent le logement seul et repoussent les granges-écuries à l'extérieur de l'agglomération. Ici, l'habitation, la grange et l'écurie sont abritées sous le même toit. Les granges-écuries séparées sont peu nombreuses.

L'autre particularité de Leysin consiste en la présence d'une aire parallèle à l'habitation (fig. 5). Sa large porte s'ouvre dans la façade latérale, à côté de celle de l'écurie. Des maisons plus cossues ont une écurie de chaque côté de l'aire. Elle sert d'accès à la grange, qui n'a pas toujours d'entrée à l'amont vu l'implantation des bâtiments sur des terrains relativement plats. La principale fonction de l'aire consiste à y battre les céréales au fléau. Comme autour des villages dominant la plaine du Rhône, la culture des céréales a été pratiquée jusqu'à la fin du XIX^e siècle, vu la difficulté de communiquer avec la plaine. Cet aménagement, dessiné sur les plans cadastraux de 1771, apparaît dans les plus anciennes maisons conservées, comme en Veyges en 1687 et 1688, et se trouve encore dans les maisons reconstruites au XIX^e siècle, y compris dans les quelques granges-écuries séparées¹¹ (fig. 6).

Pour conserver le grain, des petits greniers en madriers accompagnaient les maisons. Les plans cadastraux anciens en indiquent une demi-douzaine en Veyges et une douzaine au village. Beaucoup ont disparu ou ont été déplacés. Il en reste un encore intact au village, datable du milieu du XVII^e siècle. Une porte décorée mène à son unique local. Un autre, daté de 1711, est conservé en Veyges (fig. 7). Un grenier en maçonnerie couvert d'ardoises, daté de 1856, a remplacé ceux détruits par l'incendie de 1848 à l'est du village.

La transformation en farine se faisait près de Crettaz, au moulin actionné par le torrent Mareschet. Les documents anciens le mentionnent seulement en tant que scierie. Un autre moulin, situé à l'ouest du village sur le torrent du Velard, semble avoir fonctionné jusqu'en 1898, époque de l'abandon de la culture des céréales.

LES FAÇADES : DATES, INSCRIPTIONS ET DÉCORS

Le plus ancien bâtiment en bois qui nous soit parvenu remonte à 1600. Au sud-ouest de l'église, les taxateurs observent en 1838 une maison double de 238 ans. Elle ne présente ni date, ni décor. Sa façade visible de la rue révèle des éléments que l'on trouve aussi à La Forclaz en 1618¹². L'avant-toit est soutenu par des consoles simples et les extrémités des madriers qui séparent les chambres sont visibles sur toute la hauteur au centre de la façade. Des petites ouvertures en arc infléchi aèrent les combles.

En Crettaz, deux bâtiments du milieu du XVII^e siècle existent encore, très transformés. Au centre du hameau de Veyges, deux maisons bien conservées remontent à 1687 et 1688 selon les dates gravées sur le poinçon soutenant la faite. Les consoles sont simples, un décor de denticules sculptés court au-dessus des fenêtres de l'une des chambres. Les locaux correspondent à ce qui est dessiné sur le plan de 1771 : une aire entre le logement et l'écurie en 1688, une division longitudinale en 1687, c'est-à-dire l'habitation sous un pan du toit et l'écurie sous l'autre (**voir aussi fig. 5**).

Le XVII^e siècle s'achève avec, en 1698, une maison cossue proche de l'église. En 1771, elle appartient à la famille du métral David Barroud. Elle porte une inscription gravée en capitales romaines, en partie lisible malgré le sablage qui a érodé la surface des madriers :

SIC VOS NON VOBIS PSAVES [ou NIDIFICATIS
AVES, selon la lecture de François Isabel vers 1900]

NOUS AVONS UN EDIFICE DE PAR DIEV SCAVOIR
UNE MAISON ETERNELLE DANS LES CIEVX QUI
N'EST POINT FAITE DE MAIN [d'homme] II COR. V.

LA PAIX DE DIEV REPOSE SVR CEVX QUI
POSSEDERONT CESTE MAISON LA CRAINTE
DE LETERNEL ET SON ESPOVVANTMENT SOIT
CONTINVELLEMENT DEVANT LEVRS YEYV.



7 En Veyges, grenier daté de 1711. Il complète la maison voisine et contient un local pour abriter les céréales et diverses provisions. C'est un des rares exemples conservés dans la commune, qui en compte une vingtaine selon les plans des XVIII^e-XIX^e siècles (photo Denyse Raymond, 2014).

Le début est en latin, ce qui en fait un des seuls exemples des Préalpes vaudoises, avec le grenier de 1688 à Rougemont. Ensuite, la citation du début du chapitre 5 de la deuxième épître aux Corinthiens apparaît souvent dans les inscriptions.

Pendant le XVIII^e siècle, une vague de constructions renouvelle le bâti du village. Beaucoup portent simplement une date gravée de part et d'autre de la console faitière, accompagnée des initiales du propriétaire, qu'il est possible parfois d'expliciter à partir des plans cadastraux. Si elles sont précédées de M ou Mt, abréviation de maître, nous avons affaire au charpentier, qui a quelquefois écrit son nom en entier dans une grande inscription sur un autre bâtiment. Le déchiffrement reste difficile. Les veines du bois peuvent induire en erreur, comme des restaurations maladroites ou le sablage de certaines façades, qui efface des éléments.

Des tavillons appliqués pour protéger les façades empêchent la lecture d'éventuelles dates. C'est le cas pour la cure de Leysin, dominant l'église. En 1703, LL.EE. de Berne s'inscrivent dans la tradition locale. Selon les Archives de l'État de Berne, le charpentier David Lenoir de Château-d'Œx a été chargé des travaux. C'est le seul artisan du Pays-d'Enhaut qui semble être venu jusqu'à Leysin¹³.

La prolongation des pannes de la toiture, soutenues par des madriers en encorbellement chantournés, forment les consoles (ou ailes) qui rigidifient le pignon, supportent l'avant-toit et participent au décor de la façade principale. Simples au XVII^e siècle, elles prennent des formes arrondies aux XVIII^e et XIX^e siècles. Au-dessus des fenêtres,



8 *Maison de 1785, le double escalier conduit à la cuisine, avec une chambre de chaque côté (photo Denyse Raymond, 2017).*

des denticules sculptés et des frises faites de courbes et contre-courbes en léger relief ornent le madrier. Beaucoup ont été mutilées lors de l'agrandissement des percements. Quelques montants de portes et de fenêtres présentent des tables décoratives laissées en relief, comme en 1761 en Veyges.

Si les dates et initiales simplement gravées dominent dans la première moitié du XVIII^e siècle, les dates peintes aux grands chiffres ornés de motifs floraux se développent dès 1760. Elles s'accompagnent de longues inscriptions dont la peinture noire, qui contrastait avec le bois clair au début, perd sa lisibilité sur les madriers brunis. Le soleil les fait même disparaître au centre de la façade, où il est parfois possible de les déchiffrer par la moindre usure du bois, qui apparaît avec un minime relief où la peinture l'a protégé. Les noms des propriétaires et des charpentiers sont ainsi perdus, à moins que quelques mots se laissent entrevoir à l'extrémité des lignes abritées par l'avant-toit. Des tentatives de restaurations, plus ou moins réussies, essaient de restituer les textes.

Une intéressante maison au nord-ouest du village, à l'arrivée de l'ancien chemin venant de Corbeyrier¹⁴, laisse voir sa date de 1785 et des bribes d'inscriptions à travers la peinture ocre qui a recouvert toute la façade en 1877, selon des chiffres au chablon¹⁵ (fig. 8-9). Ce type de peinture, qui touche plusieurs bâtiments dans les Préalpes à la fin du XIX^e siècle, voulait-il donner l'impression de parois en maçonnerie, peut-être sous l'influence des maçons et plâtriers italiens qui affluent alors dans la région? D'une architecture soignée, avec des frises et des denticules soulignant les étages, la maison s'inscrit dans la typologie leysenoude :



9 *Maison de 1785, détail du pignon avec la date lisible à travers la peinture jaune et ocre de 1877 (photo Denyse Raymond, 2017).*

au centre de la façade, un double escalier conduit à la cuisine, avec une chambre de chaque côté. Les fenêtres du haut ont été agrandies pour rendre les chambres-dessus habitables. Une aire traverse le bâtiment en son centre, parallèle à l'écurie qui s'étend côté amont. Un « buaton » (étable à porcs) vient s'ajouter à l'est vers 1810, selon les taxations de 1838.

Avant, deux bâtiments accompagnés de « cheneviers » (parcelles semées de chanvre) appartenaient à Marie Vaudroz-Cloppet et Pierre Berthoud selon le plan de 1771. Au XIX^e siècle apparaît la famille de Jean-François feu Jean-David Mérinat, qui pourrait être arrivé dans la région par mariage avec une paysanne de Leysin. Le cadastre fait état d'une propriété cohérente, avec un chalet en Prafandaz et



10 Leysin, au nord de l'église, la maison de 1821 (photo Denyse Raymond, 2011).

une demi-écurie en Mayen, permettant de jouir de toutes les altitudes selon les saisons. Une extrémité de l'inscription laisse apparaître à travers la peinture le nom du charpentier, Maître Jean-David Yersin. Il signe de ses initiales IYS un chalet Sous-Essert en 1784. Sa carrière semble commencer en 1759 avec le chalet carré de la montagne d'Aveneyre dans la vallée du Petit-Hongrin. Il est actif dans la région de Cernat et bâtit encore en 1805 une maison Vers-la-Crête à Corbeyrier.

Abram Martin, d'Ormont-Dessous, est un autre charpentier actif à Leysin dès 1785. Il signe en 1788 une maison voisine de celle édifiée par le charpentier Yersin en 1785. Son nom doit être reconstitué à travers une restauration maladroite. Il construit dans le village, ses environs et du côté de Cernat. Il étend son activité à la Forclaz, et même jusqu'aux Plans-sur-Bex en 1819¹⁶.

Malgré ces témoignages, il ne semble pas que des dynasties de charpentiers se soient développées à Leysin même. Les artisans locaux, comme des membres de la famille Tauxe, s'intègrent aux équipes d'Ormonans. Certaines initiales sont à interpréter comme suit : les TX se réfèrent à la famille Tauxe, les VD à la famille Vaudroz et DF abrège le patronyme Dufresne. D'autres restent mystérieuses, surtout celles des propriétaires.

La vague de constructions continue au début du XIX^e siècle. En 1821, près de l'église, une vaste maison remplace celle de Marie Schwindisch, femme d'Abram Neveu, propriétaire selon le plan de 1771 (fig. 10-11). L'inscription en écriture cursive, légèrement gravée et peinte, dit :

1821 Par le secours divin, Discret Abram Dupertuis dit Neveu, communier d'Ormont et de Leysin, bourgeois et paroissial des icelles (ou d'Aigle?) et Modeste Marie Drapel sa femme ont fait bâtir cette maison par les maîtres charpentiers Borloz Jn Dd et Jn Eml Mottier en 1821.

Des abréviations à expliciter permettent de gagner de la place. Un tilde surmonte le -m de femme pour le doubler. S'agit-il de Jean-David, ou de Jean et David Borloz? Difficile de se prononcer sans une étude aussi fine que possible de toutes les inscriptions de la région. La partie centrale de la dernière ligne étant mangée par le soleil, la restauration révèle des variantes de lecture. En plus des consoles découpées, des frises élaborées décorent les mardriers au-dessus des fenêtres.

La partie d'origine de la maison présente les deux belles chambres côte à côte au sud. La cuisine, où l'on entre par la façade latérale, traverse le bâtiment derrière les chambres. Ensuite, parallèlement, s'étendent l'aire de grange et l'écurie. En 1844, le cadastre note l'adjonction à l'est d'une « chambre et galerie sous l'avant-toit ». Une autre adjonction à l'ouest, à une date indéterminée, semble faire disparaître le grenier qui complétait la maison. Daté de « plus de 100 ans » en 1838, il n'est pas dessiné sur les plans de 1771. A-t-il été déplacé depuis un autre endroit entre l'établissement des deux documents? Ces adjonctions latérales donnent au bâtiment son ampleur. Selon le cadastre du XIX^e siècle, le propriétaire possède encore une maison et demie en Veyges, des chalets en Essert-d'Amont et au Feydey, une grange-écurie Sur-le-Sex, un chalet, une grange-écurie et une case aux Larrets.

Au milieu du XIX^e siècle, deux gros incendies nécessitent la reconstruction de la partie est du village. Le premier détruit une vingtaine de bâtiments le 15 juin 1848, le second une dizaine plus au centre le 10 mai 1853. Les maisons sont réédifiées en madriers selon la même implantation afin de réutiliser les fondations. Dans d'autres villages sinistrés, la peur du feu a fait opter pour la maçonnerie, comme à Château-d'Œx en 1800, à Rossinière en 1855 ou au Sépey en 1900¹⁷. À Leysin, on reconstruit pratiquement tous les bâtiments en bois dans les trois ou quatre années suivantes, afin que les paysans disposent des locaux indispensables pour se loger et abriter le bétail et les récoltes. Seuls deux ou trois sont construits partiellement ou totalement en maçonnerie, comme l'ancien Café de la Montagne, daté de 1850 sur le linteau de l'entrée. À l'entrée du village, l'Hôtel de la Tour d'Aï n'apparaît qu'en 1899. Avant, un peu plus à l'est, se trouvait la Maison de commune avec droit d'auberge. Construite en 1820, elle disparaît dans l'incendie de 1848. Elle voisinait avec une fontaine et l'ancien stand de tir.

Les maisons paysannes sont l'œuvre d'équipes de charpentiers venant surtout des Ormonts. Ils ont travaillé en continuant la tradition. Les inscriptions peintes en écriture cursive, parfois encore lisibles sur les façades ou relevées vers 1900, en font mention¹⁸. Une inscription restaurée de 1852 dit :

1852 Par le secours de Dieu, le citoyen Jean Vaudroz et sa femme Rose Marguerite Drapel ont fait bâtir cette maison par les maîtres Jn-Eml Tauxe, Hr-Vt Tauxe, Jn-Vt Perrod et F.-Ls Morex.

Si les deux premiers sont certainement des Leysenouds, les deux autres portent des patronymes de La Forclaz. Ils forment des équipes légèrement différentes pour d'autres reconstructions, comme en 1854 dans le haut du village :

1854 Que Dieu veuille constamment à la conservation de ce bâtiment, lequel par son divin secours Pierre-Abram Dufresne, François Borloz et Marguerite née Dufresne sa femme ont fait bâtir par les Maîtres Henri Vincent Tauxe, Jean Vincent Perrod et François Emanuel Mermod, à la suite de l'incendie qui le 10 mai 1853 a détruit cette partie du village. Préserve-nous Seigneur de pareils sinistres.

Ces maisons se conforment à la typologie traditionnelle et incluent une aire. Aux consoles richement découpées s'ajoute un décor de frises, denticules et gaufrages sculptés soulignant les étages. Les inscriptions peintes en noir en écriture cursive continuent le style avec le décor floral qui orne les dates des maisons de Leysin et des Ormonts dès le milieu du XVIII^e siècle.



11 Leysin, la maison de 1821 après restauration. Les belles chambres s'ouvrent vers la vallée. Les entrées de la cuisine, de l'aire et de l'écurie se situent sur le côté (photo Denyse Raymond, 2023).

DU VILLAGE PAYSAN À LA CITÉ

PRÉALPINE

La fin du XIX^e siècle et le XX^e siècle, avec l'intrusion du monde extérieur, voit l'abandon de la tradition. Les bâtiments perdent leur fonction paysanne pour devenir des habitations et des pensions. L'agrandissement des fenêtres rompt l'équilibre des façades et fait disparaître une partie du décor. Certains bâtiments sont comme enfermés derrière des galeries de cure pour accueillir des tuberculeux. L'adjonction de décorations en bois découpé pour leur donner un air «Heimatstil», alors à la mode, leur fait perdre leur authenticité. Ensuite, les constructions de tous gabarits et matériaux dominant et tendent même à encercler l'ancien village, qui se trouve comme esseulé dans une ville à la montagne.

Déjà dans le courant du XIX^e siècle, certaines pratiques paysannes évoluent. Des sociétés de laiteries se créent dans les villages pour rassembler le lait et faire du fromage hors de la saison d'alpage¹⁹. Le cadastre indique en 1853 : «Société de la laiterie de Leysin. Au Pied du Village, bâtiment servant de laiterie, construit en maçonnerie, couvert en bardeaux» et «Société de laiterie de Veyges, bâtiment construit en pierres, couvert en bardeaux, servant de laiterie, pris sur un fonds appartenant au Dizain de Veyges». Surélevée, l'ancienne laiterie de Leysin sert d'habitation, celle de Veyges a abrité la pompe à incendie. Elles ont été remplacées dès 1914 par une laiterie ou un local de coulage à l'entrée est de Leysin.

Le ravitaillement des malades et du personnel des sanatoriums pose de nouveaux défis. S'agit-il d'une aubaine pour les paysans, ou au contraire d'un risque de concurrence avec les produits amenés par la route et le train ? On en parle peu... Un indice a été découvert dans le registre de l'ancienne laiterie-fromagerie de La Comballaz, commune d'Ormont-Dessous, où la Société décide sa dissolution en 1910 :

Dès 1905, il n'a plus été fait aucun apport de lait, celui-ci ayant été employé presque exclusivement pour l'engraissement des veaux et l'élevage du jeune bétail. Vu la situation de La Comballaz comme station d'étrangers et surtout la proximité de Leysin, qui exige un assez grand rayon d'approvisionnement, il n'est pas à présumer que jamais nous ne revenions au bon temps des laiteries²⁰.

Certaines personnes âgées se souvenaient des paysannes qui, leur hotte sur le dos, allaient livrer leurs carottes à Leysin même depuis Les Mosses.

Le village et la ville tendent à s'ignorer. La contagion de la tuberculose fait peur et les modes de vie sont trop différents. Le train évite l'ancien village pour monter directement au Feydey. Dès le milieu du XX^e siècle, les antibiotiques permettent de traiter la tuberculose sans les longues cures au soleil. Leysin se tourne alors vers un tourisme de masse avec le Club Méditerranée pour utiliser les immenses sanatoriums délaissés. Plus tard, des écoles internationales s'y installent. Des toits à deux pans couvrent des blocs d'appartements à louer pour en faire de gros « chalets » réglementaires et les résidences secondaires envahissent les terrains. Enfin, les remontées mécaniques atteignent les alpages où, depuis quelques années, la vogue du vélo tout terrain vient concurrencer le bétail estivé.

Si Leysin offre des possibilités de travail dans diverses professions, l'érosion du monde paysan s'accélère. Le bétail n'est plus le bienvenu dans la localité. Vers 1990, deux maisons paysannes adaptées aux normes actuelles ont été construites dans les prés en direction de Crettaz. Seuls une demi-douzaine de jeunes paysans sont encore actifs à l'année dans la commune. Pourtant, afin de cultiver leur qualité de vie, les habitants de Leysin devraient rester en lien avec les racines qui sous-tendent l'évolution du site, avec les agriculteurs qui maintiennent la beauté du paysage et offrent des produits savoureux.

NOTES

- ¹ Denyse RAYMOND, *Les maisons rurales du canton de Vaud*, tome 2 : *Préalpes, Chablais, Lavaux*, Bâle 2002, p. 39.
- ² Henri-Louis GUIGNARD (dir.), *Aigle*, Aigle/Renens 2020, p. 84.
- ³ Henri-Louis GUIGNARD (dir.), *La vallée des Ormonts : Ormont-Dessus, Ormont-Dessous*, Lutry 1994, p. 244.
- ⁴ RAYMOND 2002 (cf. note 1), pp. 201-202; GUIGNARD 2020 (cf. note 2), pp. 128-130.
- ⁵ Liliane DESPONDS, *Leysin : histoire d'une reconversion d'une ville à la montagne*, Yens-sur-Morges 1993, p. 23.
- ⁶ La tranche d'altitude des « communs », 1300-1600 mètres, correspond aux mayens valaisans, où se sont construites des grandes stations comme Verbier, Crans-sur-Sierre ou Ovronnaz.
- ⁷ RAYMOND 2002 (cf. note 1), p. 299.
- ⁸ Mentionnés aux Archives communales d'Aigle.
- ⁹ ACV, Gb 7/a, plans de 1771; Gb 7/b, plans de 1838; Gc 7, carte de 1838; GEB 7, PV des taxations de 1838; Gf 7, cadastres; le recensement architectural a été fait en 1975 par Monique Rast et Marianne Forney, et complété en 1995 par Denyse Raymond pour l'étude des maisons rurales (RAYMOND 2002, cf. note 1).
- ¹⁰ Liliane DESPONDS, *Leysin à la Belle-Époque*, Genève 1993, pp. 12-18.
- ¹¹ RAYMOND 2002 (cf. note 1), p. 226.
- ¹² *Ibid.*, p. 220.
- ¹³ Monique FONTANNAZ, *Les cures vaudoises : histoire architecturale, 1536-1845*, Lausanne 1986 (BHV 84), p. 109.
- ¹⁴ On l'appelait « La douanne » car sa façade marquait l'entrée du village pour les gens venant de Corbeyrier.
- ¹⁵ Un autre exemple de peinture ocre datée de la fin du XIX^e siècle recouvrant une façade du XVIII^e siècle a été observée à l'est de Château-d'Œx.
- ¹⁶ RAYMOND 2002 (cf. note 1), pp. 247 et 251; Henri-Louis GUIGNARD (dir.), *Noville & Rennaz*, Noville/Rennaz 2004, p. 185.
- ¹⁷ RAYMOND 2002 (cf. note 1), p. 107.
- ¹⁸ François ISABEL, *Monographie encyclopédique des Ormonts*, 1901 (manuscrit, archives privées).
- ¹⁹ RAYMOND 2002 (cf. note 1), p. 354.
- ²⁰ Archives privées; *Ormont-Dessous, une commune de montagne devant son avenir*, Aigle 1987, p. 10.